GILLETTE & L'ORÉAL, WOMEN USA

VOL. II

Florida • Georgia • Hawaii • Idaho • Illinois • Indiana • Iowa • Kansas



GILLETTE & L'ORÉAL, WOMEN USA — VOL. II

L'ORÉAL THROUGH GILLETTE · 04

Floride, Géorgie, Hawaï, Idaho, Illinois, Indiana, Iowa, Kansas. La deuxième étape de la traversée américaine ; le prologue arctique commun est conservé ici en entier, replié pour ceux qui lisent la série dans l'ordre.

Chapitre zéro — ouverture commune

Ce chapitre d'ouverture est commun aux six volumes de Women of the United States. Il est reproduit ici en entier, et replié, pour que la série puisse se lire dans l'ordre sans répétition.

CHAPITRE ZÉRO

Ici, le monde n'est pas un territoire : c'est une limite. Le pôle Nord n'accueille pas, ne pardonne pas, ne laisse aucune place à l'erreur. Le blanc règne en entité absolue, silencieuse et sans mémoire. La température n'est pas une donnée météorologique : c'est un prédateur. La nuit dure des mois, écrase les pensées, déforme les contours des gens, avale leur volonté.

Les communautés sont rares, petites et fermées. Inuits, Yupiks, peuples de l'Arctique vivent là où personne ne choisirait de rester. Ici, chaque individu est indispensable à la survie du groupe. Si vous n'êtes pas utile, vous devenez un fardeau. Et ceux qui deviennent des fardeaux disparaissent dans le silence, dans la neige, dans la logique d'un milieu qui ne fait aucune concession.

Les bases scientifiques ajoutent un autre genre de froid : celui des hiérarchies. Ici, une femme est une présence rare, une anomalie qui doit s'adapter ou succomber.

En ce lieu, la notion de « disparition » n'existe pas. Il n'y a que le blanc, qui efface tout.

Femmes inuites et yupik

La fille de l'Arctique n'est pas choyée : elle est préparée. Elle apprend tôt à résister au froid, à l'obscurité et à la faim. Elle doit devenir utile au clan, parce qu'ici l'identité n'est pas personnelle. Elle est fonctionnelle. La femme porte le poids de la famille et de la communauté : la nourriture, le feu, les enfants, les peaux, les soins. Personne ne parle de droits. Personne ne parle de fragilité. La dépression existe, mais elle n'a pas de nom. La violence existe, mais elle n'a pas de témoins.

La femme des bases scientifiques

Instruite, compétente, habituée à la discipline. Elle arrive comme chercheuse, technicienne, médecin. Elle découvre vite que le pôle Nord ne reconnaît pas les diplômes. Ici, seule compte la solidité mentale. Les hiérarchies masculines la dominent, et le moindre signe de faiblesse est lu comme de la faiblesse. C'est un milieu où la force ne suffit pas : il faut une maîtrise de soi extrême.

La femme occidentale « venue d'ailleurs »

Élevée dans la liberté, elle arrive en croyant pouvoir vaincre le froid. Mais le lieu la brise : la solitude, les espaces minuscules, les silences sans fin. Les bases ne sont pas des communautés, ce sont des mécanismes. Et une femme, à l'intérieur d'un mécanisme conçu par des hommes, doit se battre pour ne pas disparaître.

Le voyage au bout du monde

Mon voisin, Antonio, dit Nino, parlait depuis des années du cap Nord, du soleil de minuit, des mois sans obscurité. C'était un rêve qu'il gardait dans sa poche, comme une chose impossible. Un matin de mai, je sonnai à sa porte et lui dis seulement ceci : « Fais ta valise. Je reviens dans une heure. Nous serons de retour dans 30 jours. » Il me regarda, surpris, heureux. Sa femme, inquiète, demanda quels étaient nos projets. « Courir après un rêve », répondis-je.

Nous montâmes en voiture. Nos femmes nous regardaient comme des fous. Mais ce voyage était réel. Nino était déjà plein de questions. « Où on va ? Combien d'argent je dois prendre ? » « Détends-toi, lui dis-je. On y sera dans 54 heures. Seulement 5 000 km. On est dans le nouveau Range Rover. Profite de la route. »

Tous les 300 km je devais m'arrêter : lui, de douze ans mon aîné, avait son propre rythme. Moi, j'avais de l'eau et des boissons ; lui, son café et ses besoins physiques. Et plus nous avancions, plus il parlait de sa vie. Des choses que je n'aurais jamais sues sans cette route interminable.

Deux hommes seuls dans une voiture parlent toujours de femmes. Lui n'avait connu que la sienne. Je ris. Je le rassurai : « Nous sommes tous pareils. »

Il me demanda comment je faisais pour garder la tête claire en conduisant 60 heures. Je lui parlai de la Russie, quand à 22 ans j'avais roulé 51 heures pour rencontrer une femme que je n'avais jamais vue. « Les distances ne sont pas des limites, lui dis-je. Ce sont des excuses. Je n'en ai jamais eu. »

L'arrivée dans le blanc

Nous entrâmes en Norvège. Une auberge sur la route. Nous y laisserions la voiture et continuerions en traîneau.

La guide était emmitouflée, impénétrable. Quand elle ôta ses lunettes, je découvris que c'était une femme. Une Norvégienne, silencieuse, directe, glaciale. Nino au centre du traîneau, elle devant, et moi, avec mes 190 cm, derrière, fermant la marche.

Il faisait encore jour. Ma montre indiquait l'heure, mais elle ne me disait pas s'il était minuit ou le matin. C'était le soleil de minuit. Nous avions atteint le cap Nord.

Nino pleura. Il me serra dans ses bras. Je lui dis en riant : « Attention… les gens vont croire qu'on est gays. » Nous rîmes, mais nous étions au bord du monde.

Puis vint le gel : –52 °C.

L'entrée dans le véritable Arctique

On nous conduisit dans un conteneur métallique pour nous changer. Des combinaisons extrêmement lourdes, rembourrées, fermées par des fermetures éclair compliquées.

Je payai pour la guide. Nino fut laissé dans un igloo avec quelques hommes ; moi, dans un autre, avec une famille : un vieil homme, entre 70 et 80 ans, et trois femmes entre 30 et 50 ans.

C'était un monde fermé. Simple. Brutal.

L'homme se tenait à l'écart. Les femmes tenaient le rythme. Et les toilettes, c'était une butte à cinq mètres de l'igloo : la crotte gelait avant de toucher le sol. Mon premier pipi devint une étoile arctique jaune. C'était le Nord qui me saluait.

La femme d'âge mûr, Magi, parlait un peu anglais. Le reste, c'étaient des gestes, des yeux, des mains. La langue du froid.

Comme je ne savais pas trop comment me servir de la combinaison, elle, sans réfléchir, me toucha l'entrejambe pour me montrer une fermeture cachée. Il n'y avait ni malice ni gêne : seulement la fonction. La survie.

Les trois jours dans l'igloo

On apporta à manger. Du poisson fumé, du poisson cru, du foie de morue, du ventre de baleine. Et des boulettes de requin. Il n'y avait pas de choix. Il n'y avait pas d'alternative. C'était ce que la nature donne.

Puis je bus : un liquide rouge. Je crus que c'était du vin. C'était du sang de baleine filtré, bouilli, sucré. Je le bus. Il me donna une force que je n'avais jamais ressentie. Une énergie primitive. Je crus que c'était de la cocaïne. Non. C'était le Nord qui entrait dans le corps.

Les femmes m'observaient. Le vieil homme sortait chasser. Je me reposais et je buvais du sang. Trois jours sans téléphone, sans internet, sans ordinateur, sans Nino. Seulement moi et elles.

Il n'y avait pas de nuit. Seulement la lumière, le feu, la glace et le souffle.

Les trois femmes s'allongèrent pour dormir. Je cherchai une place. La plus jeune leva le bras et me fit signe d'approcher. Elles éclatèrent de rire. Je ne comprenais pas. Elles dirent que j'étais leur « Noël ».

Une façon de dire que j'avais été accepté.

J’essayai de leur donner un peu d’argent pour les remercier. Elles refusèrent. Elles voulaient seulement une étreinte. Et quelques mots en calabrais, pour se sentir plus proches.

Là, je compris la valeur des vrais cadeaux : ceux qui ne s’achètent ni ne se vendent.

L’adieu de la guide

Au bout de trois jours, la guide arriva. Elle parla une heure avec les trois femmes. J’étais dehors. Je ne comprenais pas ce qu’elles disaient. Ce n’était pas mon affaire. C’était leur langue, leur monde, leur loi.

Dans le conteneur, pendant que je me déshabillais, la guide entra. Curieuse. Directe. Nordique. Elle me serra fort dans ses bras. Elle m’embrassa. Sa peau était blanche comme le lait. Ses yeux, bleus comme le ciel d’août.

Elle me demanda de l’emmener. Elle aurait fait n’importe quoi pour sortir de ce monde.

Je souris avec respect. Je ne pouvais pas. Je n’aurais pas dû.

Je ne lui laissai qu’une promesse : « Si tu as besoin de quoi que ce soit, écris-moi une lettre. Je t’aiderai. » Elle refusa même l’argent. C’était une belle femme, mais seule. Une solitude qu’on ne voit pas de loin. Une solitude que le froid ne pardonne pas.

Le retour à la maison

Nous allâmes chercher Nino. Il était ravi. Il ne voulait pas rentrer. Mais j’avais rendez-vous avec sa femme.

Il raconta à tout le monde ses trois jours. Moi, je me tus. Je n’ai jamais rien partagé avec l’homme. Seulement avec le papier.

Et ainsi, pendant que Nino retournait à son monde, j'étais déjà en route vers un autre. Une autre destination. Une autre rencontre.

Bienvenue.

Épilogue

Le Nord ne vous prend pas : il vous change. Et il ne vous

rend jamais entier. Les hommes viennent au pôle Nord chercher la lumière, le silence, des photos, des rêves. Les femmes restent pour survivre.

Les hommes racontent ce qu'ils ont vu. Les femmes taisent ce qu'elles ont vécu.

Les hommes repartent. Les femmes restent. Elles restent dans le froid, dans des maisons de neige, dans des silences que personne n'entend. Elles restent pour soutenir des communautés qui ne les célèbrent pas. Elles restent pour protéger les enfants, les vieux, les étrangers. Elles restent invisibles.

Je n'ai rapporté de là-bas qu'un seul souvenir : une femme belle, incroyablement belle, mais seule. Pas au sens romantique. Au sens humain. Au sens tragique.

Réflexion

Le Nord ne tue pas le corps. Il tue la présence. Et ce qui reste, c'est le blanc : un lieu où les femmes vivent et disparaissent en même temps.

C'est pour cela que j'écris. Parce que les lieux extrêmes ne racontent pas leur propre histoire. Et ceux qui les traversent ne peuvent pas s'offrir le luxe de se taire.

Pas moi. Pas moi. Ma terre m'a donné le jour, et le reste du monde m'accueille non comme un invité, mais comme quelqu'un de la famille.

De la blancheur absolue du Nord, je descendis dans la confusion absolue des États-Unis.

ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

La mission impossible

Travailler dix-huit ans pour une entreprise américaine vous donne ce qu'aucune autre entreprise au monde ne peut vous donner : une culture du travail, des procédures, une mission claire et un système de valeurs qui ne sont pas de la théorie — ce sont une pratique quotidienne. On ne vous les explique pas ; on vous les construit. Et on le fait sans vous demander la permission.

J'étais au bureau de New York quand on me proposa un travail que je n'avais jamais imaginé. Pas une promotion. Pas une mutation. Une expérience.

Un programme confidentiel, créé pour valider un modèle de relations humaines à l'intérieur des États-Unis. Ils n'avaient choisi ni des managers, ni des psychologues, ni des formateurs. Ils avaient choisi des personnes dotées d'un certain type d'expérience du monde réel. Et mon nom était sorti — bien que je fusse dans la vente depuis dix-huit ans. Ils ne regardaient pas le poste : ils regardaient l'esprit.

L'épreuve était simple à expliquer et extrêmement difficile à accomplir :

visiter les 50 États américains en un an, en choisissant moi-même les villes et en restant au moins une semaine dans chacune.

Les deux dernières semaines seraient des vacances obligatoires. Ils couvriraient tous les frais. Je n'avais qu'à vivre, observer, comprendre, et remettre un rapport chaque lundi. Un compte rendu humain, sec, précis.

Je signai le contrat. Je prévins la maison. Ils ne demandèrent rien. Ils voulaient seulement savoir si les provisions du mois étaient arrivées. J'étais sur le point d'affronter une année en Amérique. Eux, comme toujours, affrontaient le mois suivant.

Par précaution, mon salaire était versé directement sur mon compte bancaire en Italie. C'était une manière polie de me dire : « Ne faites pas de bêtises. Vivez avec ce que vous avez. Voyons qui vous êtes vraiment. »

Ce n'est que quinze ans plus tard que j'ai eu accès à mes rapports originaux, aux analyses et aux documents qu'ils avaient rassemblés sur moi. Ce livre est né de là. J'ai obtenu l'autorisation de le publier, à une condition : ne jamais nommer l'entreprise qui l'avait commandé.

Peu importe. Cette histoire ne parle pas de logos. Elle parle d'un homme dans un pays impossible à comprendre si on ne le vit pas soi-même.

Commencer par le point le plus éloigné ?

Le choix logique était de partir des marges, pas du centre. Pour deux raisons simples :

1. Je sortais à peine de l'expérience : grande lucidité, attention maximale.

2. En partant de l'extrême, je pourrais corriger la route et finir le voyage proprement.

Je n'avais pas besoin de commencer par Boston ou Chicago. Je devais commencer par une frontière. Par un lieu qui n'était l'Amérique que sur le papier.

Je choisis Juneau, la capitale de l'Alaska. Isolée. Accessible seulement par bateau ou par avion. Une ville qui n'appartient à personne. L'endroit parfait pour commencer.

Optimiser les ressources

Avant de partir, je fis ce qu'un Américain respecte avant tout : je m'organisai en professionnel, pas en touriste.

J'appelai trois des compagnies aériennes les plus connues, celles qui avaient les plus grands réseaux intérieurs. En moins d'une heure, j'achetai un carnet de cinquante vols intérieurs avec 60 % de réduction.

Pas de limite de temps. Pas de limite de jours. Aucune restriction. Une seule condition : les utiliser dans l'année.

Je fis de même avec les chaînes d'hôtels, les taxis Uber et les loueurs de voitures, puis je préparai un vrai programme des étapes, des moyens, mais pas des horaires.

J'étais prêt.

Ce fut mon premier vrai succès. Le premier signe que je savais me déplacer. L'Amérique récompense ceux qui agissent, pas ceux qui attendent.

Quand l'entreprise vit l'opération, elle fit ce que fait toujours une culture américaine : elle vérifia la fiabilité.

Étais-je capable de gérer une année de mouvement permanent ? Étais-je capable de faire face aux imprévus, aux distances, aux urgences ? Étais-je autonome ?

C’est pourquoi, avant de partir, je réglai un autre détail crucial :

je m’assurai d’avoir sur ma carte de crédit un plafond mensuel d’au moins 100 000 dollars.

Ce n’était pas fait pour être dépensé. C’était fait pour démontrer qu’on savait les gérer. Les Américains pensent ainsi : si vous n’avez pas d’autonomie, vous n’avez pas de liberté. Et si vous n’avez pas de liberté, on ne peut pas vous évaluer.

À partir de ce moment-là, le programme ne fut plus une mission confiée. Ce fut une mission vécue.

ET MAINTENANT, ON VOYAGE VRAIMENT

L’Alaska ne fait partie des États-Unis que par la géographie. C’est un autre monde.

C’est le lieu où les femmes disparaissent sans laisser de trace. Où une plainte n’arrive jamais à destination. Où les villes ne sont que des îles civilisées au milieu d’un continent sauvage.

Juneau fut ma première épreuve : une capitale sans aucune route qui la relie au reste du pays. Un morceau d’Amérique qui ne ressemble pas à l’Amérique.

Là, je commençai à comprendre une chose : le voyage ne serait pas géographique. Il serait humain.

BLOC 1 (Volume I)

Alabama – Alaska – Arizona – Arkansas – Californie – Colorado – Connecticut – Delaware – Floride – Géorgie

BLOC 2 (Volume II)

Hawaï – Idaho – Illinois – Indiana – Iowa – Kansas – Kentucky – Louisiane – Maine – Maryland

BLOC 3 (Volume III)

Massachusetts – Michigan – Minnesota – Mississippi – Missouri – Montana – Nebraska – Nevada – New Hampshire – New Jersey – Nouveau-Mexique

BLOC 4 (Volume IV)

New York – Washington

BLOC 5 (Volume V)

Caroline du Nord – Dakota du Nord – Ohio – Oklahoma – Oregon – Pennsylvanie – Rhode Island – Caroline du Sud

BLOC 6 (Volume VI)

Dakota du Sud – Tennessee – Texas – Utah – Vermont – Virginie – Virginie-Occidentale – Wisconsin – Wyoming

FLORIDE

La Floride est un paradoxe vivant.

C'est l'État que le monde voit comme une destination de vacances : plages, soleil, parcs d'attractions, palmiers, cocktails, mers chaudes, Miami, Orlando, Tampa. Des couleurs partout. Une apparence constante de bonheur.

Mais ceux qui y vivent savent que la Floride, c'est aussi : – la pauvreté chronique – des loyers impossibles à tenir – des inégalités profondes – un tourisme prédateur – des tempêtes

cycliques – le travail saisonnier – des communautés fragiles – une violence domestique extrêmement élevée – des personnes âgées laissées en marge.

C'est un État à deux visages : la carte postale pour le touriste et la réalité pour les femmes qui le tiennent debout. En Floride, on parle peu de l'absence des femmes. Elle se cache sous le sable, la mer et les sourires obligatoires. Mais elle est là, claire, chaque jour.

La femme active disparaît à cause de la surcharge sociale, d'une précarité éternelle, de services insuffisants, de rôles invisibles qui font tourner l'économie sans reconnaissance.

C'est une disparition opérationnelle, pas symbolique.

La soignante des personnes âgées – 52 ans

La Floride est la maison de retraite de l'Amérique. Des millions de personnes âgées vivent ici, beaucoup sans famille, d'autres avec de graves problèmes de santé.

Ce ne sont pas les structures qui les soutiennent : ce sont les femmes.

Elle est soignante, aide-soignante, employée de maison de retraite. Elle travaille souvent dans des conditions difficiles : longues gardes, bas salaires, patients compliqués, établissements privés qui rognent sur tout, et des responsabilités énormes.

Elle doit soulever des corps, donner des médicaments, nettoyer, laver, écouter, calmer, tenir.

Elle n'a pas de temps pour elle. Elle n'a pas d'argent à mettre de côté. Sa vie tourne autour de la fragilité des autres.

Son absence est physique : il n'y a pas un jour qui soit vraiment à elle.

Si elle vient à manquer, personne ne la remplacera. Le système ne peut pas tenir sans elle, mais il fait semblant de pouvoir.

La serveuse des zones touristiques – 26 ans

La Floride vit du tourisme. Le tourisme vit des femmes.

Elle travaille dans les restaurants, les hôtels, les bars, les complexes hôteliers, les parcs d'attractions, les casinos, les clubs de plage. Elle n'a pas d'horaires : elle a des services. Elle n'a pas de stabilité : elle a des saisons. Elle n'a pas de carrière : elle survit, c'est tout.

Sa vie, c'est : – des sourires obligatoires – des demandes incessantes – le pourboire qui décide du mois – des clients arrogants – des gérants qui la remplacent en une minute – un travail émotionnel permanent.

La nuit, elle rentre tard, fatiguée. Le lendemain matin, elle recommence.

Son absence est morale : pour les touristes, elle n'existe pas. C'est un service, pas une personne.

Elle voit la mer tous les jours, mais la mer n'est pas pour elle.

La femme immigrée des zones intérieures – 31

ans

Loin des plages et des villes modernes se trouve la vraie Floride : des champs, des serres, de petites villes pauvres, du travail manuel.

La femme immigrée – souvent latino-américaine ou haïtienne – porte tout ce que l'État ne veut pas montrer : – le ménage des maisons – l'agriculture – le conditionnement alimentaire – des

services mal payés – la garde d'enfants au noir – les services de nuit dans les motels. Elles craignent les autorités, vivent de peu et envoient de l'argent au pays. Beaucoup sont seules, d'autres ont de jeunes enfants à élever dans des quartiers durs.

Son absence est à la fois économique et linguistique : elle ne parle pas bien anglais, elle ne sait pas comment demander de l'aide, elle n'a pas de vrais droits. Le système l'utilise. Et quand il n'en a plus besoin, il la lâche.

C'est la femme qui garde la Floride propre sans que la Floride reconnaisse son existence.

La femme qui vit avec la tempête – 37

ans

La Floride vit sous la menace constante des ouragans. Chaque saison apporte l'angoisse : préparer, fermer, attendre, espérer.

Quand la tempête frappe, qui protège la maison, les enfants, les papiers, le peu qu'on a ? Toujours elle.

Beaucoup de femmes vivent dans : – des mobile homes – de vieux appartements – des zones côtières à risque – des quartiers marginaux.

Chaque ouragan veut dire : évacuation, perte du travail, eau à chasser du sol, sauver le peu qui reste.

Et souvent, cela veut dire le faire seule.

Son absence est environnementale : l'État promet une protection, mais ce sont elles qui sont frappées le plus durement, forcées de s'effondrer et de repartir de zéro. À chaque tempête, elles perdent quelque chose que personne ne peut leur rendre : la force, le temps, la stabilité mentale.

Épilogue – Floride

La Floride vit dans un contraste permanent : lumière absolue et obscurité absolue. Tourisme international et précarité locale. Richesse visible et pauvreté structurelle.

Ici, les femmes ne disparaissent pas du jour au lendemain. Elles s'usent lentement, entre les services, la chaleur, les ouragans, les clients, les personnes âgées, les enfants, les emplois incertains et le coût prohibitif de la vie.

L'absence des femmes en Floride n'est pas un événement. C'est un processus.

Une soustraction continue d'énergie, de temps, de dignité et de reconnaissance.

Le système survit grâce à elles, mais se comporte comme si elles n'existaient pas.

Réflexion – Floride

La Floride enseigne une chose simple : l'absence féminine peut être colorée.

Il ne faut pas le froid de l'Alaska, l'histoire de l'Alabama ou la dureté de l'Arizona pour effacer une femme.

Parfois, il suffit de : – un touriste qui ne voit pas – une personne âgée dépendante – un employeur qui exploite – un ouragan qui emporte tout – un salaire qui ne suffit jamais – un loyer impossible – une culture qui ne reconnaît pas le travail invisible. La Floride est l'endroit où les femmes travaillent au soleil mais vivent dans l'ombre.

Et c'est pour cela qu'elle est dans ce volume. Parce qu'elle montre la vérité : même l'endroit le plus heureux du monde peut être le

plus cruel envers ceux qui le tiennent debout.

GÉORGIE

La Géorgie est un État double : moderne en surface, ancien dans le cœur.

Atlanta avance vite : technologie, aéroports, musique, universités, entreprises noires, politique nationale. Le reste de l'État, en revanche, reste immobile : campagne, industries alimentaires, religion, conservatisme, pauvreté stable.

C'est une terre qui a écrit l'histoire des droits civiques, mais qui a laissé derrière elle beaucoup de ses femmes.

La Géorgie n'efface pas les femmes par une violence apparente. Elle les efface par le poids de la tradition, par une pauvreté qui ne bouge pas, par des responsabilités familiales jamais partagées, par un travail dur, sous-payé, qui semble normal.

Ici, les femmes sont le pilier, le moteur, le centre. Et précisément pour cette raison, on les tient pour acquises, pour acquises, on les utilise, on les surcharge, on les ignore dans les décisions.

La Géorgie est un État qui vit sur les épaules des femmes et se comporte comme si ce poids était naturel.

La femme de l'industrie alimentaire – 30 ans

La Géorgie est l'une des capitales américaines de l'industrie du poulet et de la viande. D'immenses usines, des chaînes de production sans fin, des services durs, des environnements froids, un bruit constant.

La femme qui travaille ici affronte : – une répétitivité épuisante – coupures, écrasements, douleurs chroniques – une surveillance

constante – la pression des cadences – des contrats fragiles – des salaires qui n'augmentent jamais.

L'industrie alimentaire ne s'arrête jamais : ni pour la maladie, ni pour la grossesse, ni pour les problèmes de famille.

Si elle manque, quelqu'un la remplace en une demi-heure. Personne ne demande pourquoi. Personne ne regarde ce qu'elle porte sur ses épaules.

Son absence est industrielle : réduite à une pièce de la machine. Un numéro qui doit fonctionner. Pas une vie qu'il faut comprendre.

La femme des communautés noires – 48 ans

Dans la Géorgie noire, les femmes sont tout : mère, travailleuse, guide, soutien spirituel, mémoire historique.

C'est elle qui soutient la famille élargie, qui travaille dans la maison et en dehors, qui soutient les enfants et souvent aussi les petits-enfants, qui tient ensemble des communautés entières quand les hommes disparaissent à cause des emplois précaires, de la maladie, de la prison ou de la dépression.

Elle joue un rôle immense, jamais reconnu.

À Atlanta, elle travaille dans : – les écoles– la santé– les bureaux– les services publics– les transports– l'aide sociale. Dans le Sud rural, plus encore : – l'agriculture– les commerces– les églises– le soin des personnes âgées– le soutien informel aux familles brisées

Son absence est sociale : tout le monde l'utilise, tout le monde exige d'elle, mais personne ne la met au centre des décisions.

C'est la femme qui porte tout un peuple sans jamais pouvoir s'effondrer.

La femme qui vit entre foi et contrôle –

44 ans

La Géorgie est l'un des États les plus religieux d'Amérique. Ici, l'église n'est pas de la spiritualité : c'est de l'organisation sociale.

Pour beaucoup de femmes, la foi est le seul espace où respirer. Mais beaucoup sont prisonnières de cette même structure.

Des rôles rigides : – épouse dévouée– mère présente– femme respectable– membre actif de la communauté

Des règles strictes : – ne pas montrer de faiblesse – ne pas « salir » la famille – ne pas contredire l'homme en public – ne pas s'écarter des rôles traditionnels.

Pour beaucoup de femmes, la religion est un refuge. Pour d'autres, c'est un contrôle.

Son absence est culturelle : elle ne peut pas vraiment exprimer qui elle est, parce que la communauté lui donne une image prédéfinie. Elle sourit par obligation, pas par choix.

La femme invisible des périphéries – 32 ans

En dehors d'Atlanta, le temps ralentit. Petites villes, services minimums, écoles pauvres et presque pas de transports.

Ici, les femmes vivent une vie pleine de petits problèmes sans solution : – bas salaires – loyers en hausse – écoles insuffisantes – soins médicaux lointains – addictions répandues – manque d'occasions – travail physique ou répétitif.

Elles travaillent dans les supermarchés, les fast-foods, les entrepôts, le ménage et les petits commerces. Chaque mois est une bataille financière. Chaque année ressemble à la précédente.

Son absence est territoriale : elle vit dans un endroit qui ne change pas et qui ne la laisse pas changer.

Elle n'est pas prisonnière d'une porte fermée, mais de toute une géographie immobile.

Épilogue – Géorgie

La Géorgie est un État qui exige que vous sachiez où regarder. Si vous regardez Atlanta, vous croyez voir la modernité. Si vous regardez le Sud rural, vous voyez une histoire ancienne. Si vous regardez les industries, vous voyez la partie la plus dure de l'économie. Si vous regardez les communautés, vous voyez la peine déguisée en normalité.

Ici, les femmes ne disparaissent pas d'un coup. Elles s'usent lentement sous : – des traditions rigides – un travail lourd – des rôles imposés – une pauvreté douce – des responsabilités énormes – des communautés qui demandent beaucoup et donnent peu.

L'absence des femmes en Géorgie n'est pas un vide. C'est un poids.

Un poids que les femmes portent sans jamais se plaindre, parce que personne autour d'elles ne les a habituées à être écoutées.

Réflexion – Géorgie

La Géorgie montre une vérité dure : il y a des États où les femmes ne sont pas effacées par un traumatisme, mais par l'habitude.

Il est normal qu'elle tienne. Il est normal qu'elle en fasse plus. Il est normal qu'elle soit partout. Il est normal qu'elle ne s'effondre pas. Il est normal qu'elle sourie même quand elle est fatiguée.

Et quand une chose devient « normale », on cesse de la voir.

La Géorgie enseigne que l'absence peut être construite par la tradition elle-même : pas besoin de violence ouverte, un rôle social imposé pendant des décennies suffit.

Les femmes d'ici ne demandent pas de visibilité. Elles demandent simplement de ne pas être consumées par le système qu'elles soutiennent.

Et cela suffit pour la placer au cœur du volume.

HAWAÏ

Hawaï est la tromperie la plus élégante des États-Unis.

Pour le monde, c'est le paradis : plages, eau turquoise, surf, climat parfait, cartes postales, tourisme de catalogue. Des couleurs partout, un calme apparent, une nature spectaculaire.

Mais le vrai Hawaï est tout autre : – un coût de la vie extrêmement prohibitif – des salaires bas – une propriété foncière concentrée – un tourisme qui dévore les ressources – des communautés locales marginalisées – une identité effacée ou vendue – une pauvreté cachée derrière des paysages parfaits.

Ici, les femmes ne disparaissent pas à cause d'une violence évidente. Elles disparaissent parce qu'elles vivent sur une terre qui vend une image au monde et en cache une autre à ceux qui y vivent.

Leur absence est double : – invisibles dans les chiffres du tourisme – invisibles dans le récit culturel américain.

Hawaï n'efface pas les femmes d'un seul coup. Elle les efface avec lenteur. Avec l'économie. Avec un tourisme qui ne laisse pas de place. Avec des identités volées.

La femme de l'hôtellerie – 34 ans

Hawaï vit du tourisme. Réceptionnistes, serveuses, femmes de chambre, service en chambre, spas et activités touristiques. Ici, les femmes sont le cœur de ce système.

Elle travaille dans des lieux qui semblent parfaits, mais qui sont en pratique : – rythme élevé – bas salaires – exigences constantes – horaires impossibles – des managers qui exigent des sourires obligatoires – des clients qui la traitent souvent comme « faisant partie du forfait ».

Elle vit avec deux problèmes permanents :

1. des loyers inacceptables (beaucoup partagent un logement à 3 ou 4)

2. un coût de la vie hors de toute mesure (tout coûte deux fois

plus cher que sur le continent)

Le paradis naturel est tout autour d'elle, mais sa vie est une course quotidienne contre les dépenses.

Son absence est économique : elle travaille dans un paradis qu'elle ne peut pas se permettre.

La femme hawaïenne autochtone – 29 ans

La femme autochtone est le cœur de Hawaï et la figure la plus défavorisée.

L'histoire est claire : colonisation, perte du territoire, impositions culturelles, tourisme envahissant. Sa vie est un équilibre entre tradition, famille, travail et résistance culturelle.

Elle travaille souvent dans des secteurs essentiels : – écoles – santé – aide communautaire – programmes sociaux – agriculture traditionnelle – initiatives culturelles.

Elle joue un rôle immense et pourtant personne ne le reconnaît. Sa culture est vendue au monde comme du folklore : danses, musique et symboles transformés en divertissement touristique.

Son absence est culturelle : son identité est montrée, mais pas respectée.

Elle est présente partout comme image, absente partout comme voix.

La femme qui fait tenir les familles

multigénérationnelles – 46 ans À Hawaï, il y a beaucoup de familles multigénérationnelles : non par tradition, mais par nécessité économique.

Trois générations sous le même toit, souvent petit : grands-parents, parents, enfants, frères et sœurs.

Ici, la femme est la colonne vertébrale de la structure : – elle travaille – elle cuisine – elle s'occupe des enfants – elle assiste les personnes âgées – elle sert de pont entre des langues différentes – elle tient les comptes – elle affronte les problèmes sans aide.

Elle n'a presque pas de temps libre. Presque aucun espace personnel. Une charge émotionnelle énorme.

Son absence est domestique : tout le monde dépend d'elle, mais personne ne la voit pour ce qu'elle est vraiment.

La famille est sa force et sa cage.

La femme qui vit entre isolement et nature – 32

ans

En dehors de Honolulu et des complexes hôteliers s'étend un archipel varié : îles reculées, petits villages, communautés isolées.

Ici, le travail, c'est : – agriculture – pêche – entretien – petits services – écoles de base – soins communautaires.

La femme mène une vie qui paraît simple vue de l'Amérique continentale. Elle est dure : transports limités, services de santé lointains, opportunités presque nulles, dépendances répandues, prix exorbitants et un isolement mental devenu normal.

Son absence est géographique : elle vit en dehors des cartes du pouvoir et de l'imaginaire national.

La nature est beauté et solitude.

Épilogue – Hawaï

Hawaï est un lieu où tout est double : beauté et peine, richesse et pauvreté, image et réalité, tourisme et déracinement.

Ici, les femmes sont effacées non par le drame, mais par l'économie. Par l'histoire. Par le tourisme envahisseur. Par le coût écrasant de la vie. Par le récit parfait qui montre tout sauf elles.

L'absence des femmes à Hawaï a pour causes : – une identité volée – un travail sous-payé – une culture vendue – des familles écrasantes – aucun espace personnel – un avenir incertain.

Hawaï a l'air léger. Il ne l'est pas.

Réflexion – Hawaï

Chaque État montre un visage différent de l'absence. À Hawaï, l'absence a la couleur de la mer, la forme du sable, la voix d'une tradition exploitée.

Ici, la femme est visible comme image et invisible comme personne. On l'utilise dans le marketing touristique, dans le folklore vendu aux visiteurs, dans les photos parfaites des complexes hôteliers.

Mais sa vie réelle est : – chère – épuisante – pleine de responsabilités – pleine de compromis – presque dépourvue d'ascension sociale.

Hawaï enseigne que même le paradis peut être construit sur les absences de ceux qui l'habitent.

Et c'est pourquoi cet État est dans le livre : non comme un lieu de rêve, mais comme la preuve que le monde regarde la surface et ignore celles qui font tenir la réalité debout.

IDAHO

L'Idaho est un État qui vit dans l'ombre. Il ne fait pas de bruit, n'attire pas l'attention, et le reste de l'Amérique n'en parle presque jamais.

C'est montagnes, agriculture, pommes de terre, élevage, froid, distances, silence. Une terre riche en nature et pauvre en opportunités. Un État où le temps passe lentement, et la vie des femmes plus lentement encore.

L'Idaho n'efface pas les femmes par une violence spectaculaire. Il les efface par la solitude, une religion rigide, le manque de services, la distance géographique, une pauvreté dispersée et une culture qui tient pour acquis que les femmes font tout tenir. Ici, l'absence des femmes est un produit de la géographie : les espaces sont immenses, les ressources rares, les communautés fermées.

La femme de l'agriculture – 36 ans

L'Idaho vit de l'agriculture et de l'élevage. Les femmes ont toujours fait partie de la filière. On ne les appelle pas « aide », mais parce que sans elles, rien ne fonctionne.

Elle travaille dans les champs, dans les étables, gère la maison et les enfants, souvent sans faire de distinction entre travail et vie privée.

Lever avant l'aube, les bêtes, l'eau glacée, le ménage, la récolte, les repas préparés pour tout le monde. Pas de jours de repos. Pas de salaire à part. Tout, c'est « la famille ».

Son absence est économique : elle travaille comme un homme, mais officiellement « elle ne travaille pas ».

Elle n'apparaît ni dans les salaires, ni dans les documents, ni dans les statistiques. Elle n'existe que dans l'effort.

La femme des Églises conservatrices – 42

ans

L'Idaho a une présence religieuse forte, souvent conservatrice. Ici, les femmes doivent incarner des modèles précis : mère, épouse, figure dévouée, silencieuse, respectable, toujours disponible.

La communauté observe. Juge. Corrige.

Elle ne peut pas se permettre de sortir de son rôle : tout écart est une tache sur la famille. Son absence est culturelle : elle ne disparaît pas physiquement ; elle disparaît dans le rôle qu'on lui a assigné.

Elle est présente partout, mais elle ne peut pas s'exprimer.

La femme des emplois invisibles – 30 ans

En dehors des terres agricoles et des églises, il y a les petites villes : Nampa, Idaho Falls, Pocatello.

Ici, la femme travaille comme : – caissière – agente d'entretien – opératrice de centre d'appels – vendeuse – employée de fast-food – assistante scolaire.

Des emplois qui font vivre des communautés entières mais ne construisent pas de carrière, ne permettent pas de progresser et ne garantissent aucune sécurité.

Son absence est sociale : la politique ne considère pas sa vie comme « importante », elle n'entre pas dans les programmes de développement, elle n'apparaît pas dans le discours public.

C'est la femme qui maintient à flot l'Idaho « normal », celle dont personne ne parle.

La femme qui vit dans la distance – 51 ans

Dans l'Idaho, les maisons et les communautés sont à des heures les unes des autres. De longues routes, des hôpitaux lointains, peu d'écoles et peu de commerces.

La femme qui vit ici affronte : – l'isolement mental – des hivers rudes – des services de santé lointains – des délais de secours interminables – une vie entièrement domestique – des dépendances répandues – une pauvreté cachée. Si une urgence survient, elle est seule. Si elle a un problème, elle attend. Si elle est fatiguée, personne ne le voit.

Son absence est géographique : elle disparaît dans la distance. Elle existe, mais hors de la carte.

Épilogue – Idaho

L'Idaho est un État de forêts, de montagnes et de silence. Et dans le silence, les femmes se perdent plus facilement.

Son absence n'est pas un scandale, ce n'est pas une nouvelle, ce n'est pas un chiffre. C'est un vide quotidien créé par : – des rôles rigides – une vie rurale écrasante – une géographie difficile – une économie faible – une religion qui impose et n'écoute pas.

L'Idaho ne blesse pas avec du bruit. Il blesse avec l'indifférence.

Réflexion – Idaho

Chaque État a une forme d'absence. Dans l'Idaho, l'absence prend la forme de la distance.

Ici, la femme n'est pas poussée hors du système : le système ne la voit même pas.

Elle est invisible parce qu'elle vit là où rien n'arrive : ni information, ni soins, ni politique, ni opportunités.

L'Idaho montre qu'il ne faut pas une tragédie pour effacer la présence des femmes. Il suffit d'une terre qui avance plus lentement que la vie.

Et c'est pourquoi cet État est dans le volume : parce que son absence ne fait pas de bruit, mais pèse comme une montagne.

ILLINOIS

L'Illinois est un État de contrastes extrêmes. Chicago est une métropole immense, le cœur industriel et financier du Midwest. Un géant culturel, violent, créatif et fragmenté. Le reste de l'État est une autre histoire : campagne, petites villes, agriculture, pauvreté cachée et mentalité conservatrice.

C’est un territoire double : métropole et campagne, modernité et déclin, opportunité et échec, universités et quartiers abandonnés.

Dans l’Illinois, les femmes ne disparaissent pas pour une seule raison. Elles disparaissent parce qu’elles doivent jongler entre trop de mondes différents, trop de systèmes cassés, trop d’exigences quotidiennes qui ne finissent jamais.

Son absence est urbaine, rurale, économique et sociale. Elle dépend de l’endroit où elle vit, mais l’effet est le même : elle porte un fardeau, pas une reconnaissance.

La femme des quartiers difficiles de Chicago –

32 ans Chicago, ce sont deux villes en une : celle qu’on voit dans les films et celle que personne ne veut regarder.

Elle vit dans la seconde. Des quartiers où : – la violence est normale – les écoles sont faibles – les commerces ferment – les soins coûtent trop cher – l’État ne tend pas la main – la police arrive tard ou arrive mal.

Elle travaille où elle peut : fast-foods, supermarchés, ménage, garderies mal payées, aide au minimum. Son problème n’est pas unique : elle en a dix à la fois. Des enfants à protéger, un loyer à payer, des transports lents, des horaires impossibles, un environnement hostile.

Son absence est urbaine : elle vit dans une ville mondialement célèbre qui ne regarde jamais de son côté.

La femme des hôpitaux et des cliniques – 44 ans

L’Illinois possède certains des établissements médicaux les plus importants du pays. Derrière ces noms prestigieux, il y a des

milliers de femmes : infirmières, techniciennes, opératrices, aides-soignantes et personnel de soutien.

Ce sont elles qui maintiennent à flot : – les urgences – les services surchargés – les patients fragiles – les gardes de nuit – les urgences permanentes.

C'est un travail qui ne vous laisse aucun répit, qui vous use physiquement et mentalement.

Son absence est opérationnelle : si elle s'arrête, tout le système s'effondre, mais sa voix ne pèse pas autant que son travail.

C'est la femme qui soigne tout le monde sans que personne ne la soigne.

La femme rurale – 50 ans

En dehors de Chicago et loin des universités s'étend un Illinois rural que peu de gens connaissent : champs immenses, routes vides, petites écoles, hôpitaux lointains.

Ici, les femmes vivent une réalité difficile : – agriculture saisonnière – vie entièrement domestique – communautés fermées – peu de services – dépendances répandues chez les hommes – isolement mental. Elle n'a pas d'opportunités. Elle n'a pas d'alternatives. Elle n'a pas de réseau de soutien.

Son absence est territoriale : elle disparaît dans la distance, non parce qu'elle ne vaut rien, mais parce qu'elle vit là où le monde ne peut pas arriver.

La femme latina des services – 29 ans

L'Illinois a une immense communauté latino, surtout à Chicago et dans sa banlieue industrielle.

Les femmes immigrées sont le pilier invisible de secteurs entiers : – restauration – ménage – soins aux personnes âgées – hôtels – petites usines – garde d'enfants – distribution.

Elle travaille dur. Elle gagne peu. Elle a deux emplois. Elle parle anglais comme elle peut. Elle élève ses enfants seule, ou presque seule.

C'est la femme qui permet aux autres de vivre confortablement sans jamais obtenir la même place.

Son absence est économique et linguistique : elle n'a pas de voix, pas de protection, pas le temps de se plaindre.

Épilogue – Illinois

L'Illinois est un État complexe et écrasant. Il n'y a pas une seule absence féminine. Il y en a au moins quatre, toutes différentes, toutes réelles :

– urbaine – sanitaire – rurale – migrante

Le décor change, mais le résultat, non : les femmes font tout ce que l'État a cessé de faire.

Et pendant qu'elle tient, elle disparaît. L'Illinois n'efface pas les femmes parce qu'il les ignore. Il les efface parce qu'il les tient pour acquises.

Réflexion – Illinois

Chaque État démontre une vérité. L'Illinois démontre celle-ci :

Même quand une femme est partout, elle peut être absente de tout ce qui compte.

Elle est dans les gardes d'hôpital, dans les quartiers pauvres, dans les campagnes isolées, dans les emplois invisibles de l'économie latino.

Elle est présente dans chaque fonction essentielle, mais exclue de chaque table où se décide l'avenir de l'État.

L'absence des femmes dans l'Illinois est proportionnelle à leur contribution : plus elles tiennent, moins on les voit.

Et c'est précisément cette équation faussée qui rend ce chapitre nécessaire.

INDIANA

L'Indiana est un État qui vit d'habitudes, pas de changement. C'est l'Amérique du milieu, celle qui ne fait pas l'actualité, qui ne demande rien, qui passe ses journées comme si tout devait rester pareil.

C'est une terre de : – christianisme conservateur – agriculture – petites villes – industries mécaniques – autoroutes sans fin – un rythme lent qui ne pardonne pas la fatigue. Ce n'est pas un État qui explose. C'est un État qui consume. Jour après jour.

Ici, les femmes ne disparaissent pas à cause d'un traumatisme évident. Elles disparaissent parce qu'elles doivent faire face à une structure qui n'a pas été pensée pour elles : famille, travail, religion, rôles rigides, petites communautés, attentes pesantes.

Dans l'Indiana, l'absence féminine est normale.

Socialement acceptée. Comme s'il était naturel que les femmes soient de second rang.

La femme de l'usine – 33 ans

L'Indiana est plein d'usines : voitures, moteurs, composants, machines. Des chaînes de production longues, répétitives, bruyantes.

Ici, la femme travaille : – au montage – aux inspections – sur les chaînes d'assemblage – au contrôle qualité – dans les entrepôts industriels.

Un rythme dur, des équipes épuisantes, un corps qui s'use.

Les salaires suffisent, mais ils ne libèrent pas. La vie reste la même : maison → usine → maison.

Son absence est physique : le travail la consume avant quarante ans. Douleurs, dos, bras, genoux. Un corps qui porte la signature du système de production.

C'est la femme qui produit le moteur de l'Amérique sans pouvoir se payer ce qu'elle construit.

La femme des Églises évangéliques – 45

ans

L'Indiana est l'un des États les plus religieux du Midwest. Les Églises évangéliques sont partout, avec des communautés soudées et des rôles clairement définis.

Ici, les femmes vivent dans un périmètre précis : – épouse – mère – éducatrice – présence dévouée – figure morale de la famille.

Le problème n'est pas la foi. Le problème est le contrôle social qui l'entoure.

Si elle se sépare, on la juge. Si elle change de vie, on l'isole. Si elle ne suit pas les règles, elle devient un mauvais exemple.

Son absence est culturelle : elle ne peut pas se montrer telle qu'elle est, seulement telle qu'elle devrait être.

Elle est présente partout, mais toujours dans un rôle imposé.

La femme rurale – 51 ans

En dehors des petites villes et des usines s'étend l'Indiana rural : champs immenses, maisons éparpillées, petites communautés, longs silences.

Ici, les femmes vivent sans soutien : – peu de médecins – pas de transports – des commerces lointains – des écoles aux moyens minimes – le travail agricole saisonnier – toutes les responsabilités domestiques.

Elle n'a pas de marge. Elle n'a pas de filet de sécurité. Elle n'a pas d'alternatives. Son absence est géographique : elle vit trop loin de tout, et personne ne construit de services pour aller jusqu'à elle.

C'est une Amérique lente, oubliée, et elle y est prise au piège.

La femme des services minimums – 29 ans

Dans les villes de l'Indiana – Fort Wayne, Evansville, South Bend – les femmes assurent le travail que personne ne veut voir :

– caissière sous-payée – agente d'entretien – serveuse dans les chaînes de fast-food – aide auprès des personnes âgées – employée de supérette – baby-sitter non déclarée

Elle travaille beaucoup, gagne peu et vit en permanence dans le mois suivant.

Son problème n'est pas seulement financier. Il est mental : elle ne voit pas d'avenir. Elle ne voit pas de progression. Elle ne voit aucune possibilité d'amélioration.

Son absence est sociale : elle est essentielle à la vie quotidienne de tous et, en même temps, on la traite comme remplaçable en une minute.

Épilogue – Indiana

L'Indiana est un État immobile. Et dans les temps immobiles, les femmes se perdent plus vite.

Il n'y a pas ici de grandes révolutions, il n'y a pas de grandes réformes, il n'y a pas d'élan vers le changement.

La femme soutient : la famille, le travail, la communauté, la religion.

Et pendant qu'elle tient, elle disparaît. Son absence est faite de normalité : ce n'est pas une nouvelle, ce n'est pas un scandale, ce n'est pas une urgence.

C'est une soustraction lente et continue.

Réflexion – Indiana

Chaque État a une forme d'absence. Dans l'Indiana, c'est la forme de la routine.

Ici, la femme en vient à vivre avec l'invisibilité que lui imposent trois forces : – la tradition – un travail qu'on ne voit pas – des communautés qui jugent au lieu d'écouter.

La normalité devient une cage. Le rôle devient identité. L'effort devient devoir.

L'Indiana enseigne que l'absence féminine peut se construire sans malveillance : il suffit que personne ne demande jamais comment va vraiment une femme.

Et c'est pourquoi cet État est dans le livre : parce qu'il ne faut pas une tragédie pour effacer une personne. Le quotidien suffit.

IOWA

L'Iowa est le cœur agricole de l'Amérique. Des étendues infinies de maïs, de soja, des fermes, des silos, des routes droites, des maisons lointaines. Vu de l'extérieur, il semble un État simple : travail, famille, silence. Mais ceux qui y vivent savent que la simplicité est un masque. Derrière, il y a une complexité que personne n'explique.

L'Iowa n'est ni moderne ni arriéré : il est immobile. Un immobilisme solide, agricole, conservateur, pratique. Un État où le cycle de la terre décide de tout, et où les femmes doivent s'adapter à un rythme qui ne tient pas compte de leur vie.

Ici, les femmes ne disparaissent pas à cause d'événements dramatiques. Elles disparaissent à cause d'une fatigue constante, de rôles inchangés, du manque d'alternatives, d'une terre immense et vide qui dévore leur temps, leur énergie et leur identité.

L'absence des femmes dans l'Iowa est agricole, domestique et mentale. C'est une disparition lente que personne ne voit, parce qu'elle semble « normale ».

La femme de la ferme – 37 ans

Elle n'« aide » pas à la ferme. Elle travaille tout le temps.

Elle se lève avant l'aube, rentre les bêtes, prépare les outils, soigne les cultures, nettoie, cuisine, organise, conduit, répare. C'est un cycle sans fin : saison après saison, année après année.

Elle n'a pas de salaire. Elle n'a pas d'horaires. Elle n'a pas de protection.

Le travail est considéré comme « familial », et il disparaît donc des chiffres, des comptes et de la reconnaissance.

Son absence est économique : elle fait 50 % du travail, mais on ne la trouve nulle part.

Elle est essentielle, mais elle n'existe pas dans les documents.

La femme qui vit entre religion et

communauté – 45 ans Dans les petites villes de l'Iowa, les Églises ont plus d'influence que le gouvernement. Elles décident des rôles, des comportements et des limites. Et pour les femmes, le scénario est toujours le même :

– mère – épouse – figure respectable – engagée dans la communauté – jamais hors des clous

Elle ne peut pas se séparer sans stigmate. Elle ne peut pas changer de vie sans critiques. Elle ne peut pas se montrer fragile sans une « intervention » de la communauté.

Son absence est culturelle : son identité ne lui appartient pas, elle appartient à la communauté.

Elle vit dans un rôle, pas en elle-même.

La femme du travail minimum – 31 ans

Dans les villes moyennes – Des Moines, Cedar Rapids, Davenport – les femmes occupent les emplois qui font tenir tout l'État :

– caissière – agente d'entretien – serveuse – employées de fast-food – personnel de maison de retraite – baby-sitters – aides aux

personnes âgées mal payées

De longues équipes, de bas salaires, zéro mobilité.

Sa vie est une somme de petits efforts : horaires coincés, enfants, dépenses, essence, loyers en hausse, salaires qui ne bougent jamais. Son absence est sociale : sans elle tout s'arrête, mais personne ne la considère comme une figure clé de l'économie.

Elle est remplaçable, même si elle n'est pas vraiment remplaçable.

La femme qui vit dans la distance – 52 ans

L'Iowa est immense. Il y a des maisons à 30, 40 ou 50 minutes d'un supermarché. Une clinique peut être à une heure de route. Les écoles sont rares. Les transports presque inexistants.

La femme qui vit ici affronte : – des hivers rudes – des urgences sans aide – des maladies gérées seule – l'isolement mental – l'entière responsabilité de la maison et des enfants – le manque de stimulations, de réseaux, de communautés proches.

Si quelque chose arrive, il n'y a personne pendant des heures. Si elle s'effondre émotionnellement, elle n'a personne à qui le dire. Si elle a un problème, elle le gère comme elle peut.

Son absence est géographique : elle disparaît dans la distance. Une distance que le monde ne voit pas, parce qu'il ne la vit pas.

Épilogue – Iowa

L'Iowa est un État qui vit d'un travail silencieux. La terre ne fait pas de bruit. Et les femmes qui la portent non plus.

Leur absence est quotidienne : pas frappante, pas visible, pas signalée. Elles soutiennent la famille, la ferme, le travail et la

communauté. Et pendant qu'elles tiennent, elles disparaissent dans les devoirs.

L'Iowa n'efface pas les femmes. Il ne les regarde simplement pas.

Réflexion – Iowa

Chaque État révèle une facette de l'absence. Dans l'Iowa, l'absence prend la forme d'une normalité pesante.

C'est l'idée que « ça s'est toujours fait comme ça », que les femmes doivent soutenir et non demander, que leur peine est naturelle, que leur voix compte moins que la terre, la famille, le rythme agricole.

L'Iowa enseigne que l'absence féminine n'exige pas de violence. Une tradition jamais remise en question suffit.

Et c'est pourquoi il fait partie du livre : pour montrer l'Amérique qui ne change pas et les femmes qui paient le prix de son immobilité.

KANSAS

Le Kansas est un espace immense et vide. Des champs, du vent, des routes droites, des horizons éternels. Pour beaucoup, ce n'est qu'un passage entre des États plus importants. Pour ceux qui y vivent, c'est une géographie qui façonne leur vie : isolement, tradition, travail agricole, petites communautés qui changent lentement, quand elles changent.

Le Kansas ne tue pas les femmes par une violence visible. Il les tue par la répétition, la solitude, le manque d'alternatives, une culture qui ne bouge pas d'un pouce.

C’est un État où tout pèse : la route, la distance, la religion, le travail agricole, le jugement de la communauté.

Ici, la femme ne disparaît pas à cause d’un fait. Elle disparaît à cause d’un rythme. Un rythme qui ne la met jamais au centre.

La femme des grandes fermes – 38 ans

Le Kansas vit de l’agriculture industrielle. Des machines énormes, des récoltes intensives et un travail qui ne finit jamais.

Ici, les femmes sont une partie essentielle de la filière : – elles conduisent les engins – elles s’occupent des bêtes – elles tiennent les comptes de la famille – elles organisent les repas pour tout le monde – elles surveillent les délais, les semences, les récoltes – elles font l’entretien – elles s’occupent de la maison et des enfants.

Elle travaille autant qu’un homme, souvent plus. Mais officiellement, elle est « femme au foyer ».

Son absence est économique : elle produit de la valeur, mais n’apparaît ni dans les revenus, ni dans les documents, ni dans les statistiques.

C’est un pilier sans reconnaissance.

La femme des petites communautés – 47 ans

Les petites villes du Kansas fonctionnent comme des organismes fermés. Tout le monde se connaît. Tout le monde commente tout le monde. Tout le monde juge tout le monde. Les femmes vivent des rôles rigides : – mère – épouse – figure dévouée – présence constante à l’église – soutien de la communauté – engagement dans les écoles locales.

Elle ne peut pas changer de vie sans être observée. Elle ne peut pas s'effondrer sans être étiquetée. Elle ne peut pas se réinventer sans être jugée.

Son absence est culturelle : elle ne s'appartient pas ; elle appartient à la communauté.

Elle n'est pas libre : elle est fonctionnelle.

La femme qui travaille dans les services minimums – 33

ans

Dans les villes moyennes – Wichita, Topeka, Overland Park – les femmes font le travail de base de la société :

– caissière – agente d'entretien – employée d'épicerie – serveuse – employée de maison de retraite – assistante scolaire

Elle travaille dur, gagne peu. Elle n'a ni progression, ni carrière, ni outils.

Sa vie est faite : d'équipes instables, d'enfants à garder, de services publics insuffisants et d'un loyer qui mange la moitié de son salaire.

Son absence est sociale : elle fait tout, mais pour l'État ce n'est pas une priorité.

Elle est remplaçable. Et c'est ce qui l'efface.

La femme qui vit dans la distance – 53 ans

Le Kansas est immense. Des maisons éparpillées, des routes sans fin, des villes séparées par des dizaines de kilomètres.

La femme qui vit ici affronte une solitude totale : – des hôpitaux lointains – des écoles rares – des transports insuffisants – peu de

voisins – presque aucun soutien social.

L'hiver est long. L'été est rude. Et tout — chaque problème — retombe sur elle.

Si la voiture tombe en panne, elle attend. Si elle a besoin d'un médecin, elle conduit pendant des heures. Si elle s'effondre émotionnellement, elle n'a pas de réseau.

Son absence est géographique : elle disparaît dans un territoire qui n'est pas construit pour la protéger, mais seulement pour être traversé.

Épilogue – Kansas

Le Kansas est un État simple. Mais sa simplicité est trompeuse. Derrière le silence, les champs, le vent et les rues vides se cache une lutte constante que personne ne voit.

Ici, les femmes soutiennent tout ce qui maintient l'État à flot : la terre, la maison, la famille, la communauté, le travail.

Et pendant qu'elle tient, elle disparaît.

Son absence est faite : – de rôles rigides – d'isolement – d'un travail agricole sans nom – de services minimums – de distance mentale et physique. Le Kansas n'efface pas les femmes par le traumatisme. Il les efface par l'habitude.

Réflexion – Kansas

Chaque État révèle une forme d'absence. Le Kansas révèle la plus silencieuse de toutes : celle que construisent la géographie et la tradition.

Ici, une femme peut vivre toute sa vie dans un rôle, dans une distance, dans un travail non reconnu, sans jamais avoir le temps

ni l’espace de penser à qui elle est vraiment.

Le Kansas enseigne que l’absence des femmes n’exige ni violence extrême ni pauvreté. Il suffit d’une terre qui ne change pas et d’une culture qui n’écoute pas.

Et c’est pourquoi cet État est ici : pour montrer comment l’Amérique rurale fait peser son poids sur les femmes sans jamais l’admettre.

Ferdinando Frega